CAMILLA LÄCKBERG

L'Oiseau de mauvais augure

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'inspecteur Patrik Hedström est sur les dents. Il voudrait participer davantage aux préparatifs de son mariage avec Erica Falck, mais il n'a pas une minute à lui. La ville de Tanumshede s'apprête en effet à accueillir une émission de téléréalité et ses participants avides de célébrité, aussi tout le commissariat est mobilisé pour éviter les débordements de ces jeunes incontrôlables. Hanna Kruse, la nouvelle recrue, ne sera pas de trop. D'autant qu'une femme vient d'être retrouvée morte au volant de sa voiture, avec une alcoolémie hors du commun. La scène du carnage rappelle à Patrik un accident similaire intervenu des années auparavant. Tragique redite d'un fait divers banal ou macabre mise en scène ? Un sombre pressentiment s'empare de l'inspecteur. Très vite, alors que tout le pays a les yeux braqués sur la petite ville, la situation s'emballe. L'émission de téléréalité dérape. Les cadavres se multiplient. Un sinistre schéma émerge…

Dans ce quatrième volet des aventures d'Erica Falck, Camilla Läckberg tisse avec brio l'écheveau d'une intrigue palpitante. Cueilli par un dénouement saisissant, le lecteur en redemande.

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur de plusieurs romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck. Ses ouvrages caracolent tous en tête des ventes en Suède comme à l'étranger.

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009.

Illustration de couverture : © Marion Peck

Titre original :
Olycksfågeln
Editeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2006
Publié avec l'accord de Bengt Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00393-7

CAMILLA LÄCKBERG

L'Oiseau de mauvais augure

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

à Wille et Meja

Il se souvenait surtout de son parfum. Celui qu'elle rangeait sur l'étagère de la salle de bains. Le flacon mauve scintillant à l'odeur lourde et sucrée. Adulte, il était un jour entré dans une parfumerie pour le retrouver et avait souri en découvrant le nom : Poison.

Elle avait l'habitude d'en vaporiser sur ses poignets avant de passer ces derniers sur le cou et, si elle était en jupe, sur les chevilles.

Il trouvait ce geste très beau. Ses poignets frêles qui se frottaient l'un contre l'autre. Le parfum se répandait autour d'elle dans la pièce et il attendait toujours avec impatience l'instant où elle arrivait tout près de lui, se penchait et l'embrassait. Toujours sur la bouche. Si doucement qu'il lui arrivait de se demander si le baiser était réel ou s'il l'avait seulement rêvé.

"Occupe-toi de ta sœur", disait-elle avant de se volatiliser.

Il ne se rappelait plus s'il répondait à voix haute ou s'il se contentait de hocher la tête.

Le soleil printanier inondait les fenêtres du commissariat de Tanumshede et révélait impitoyablement la crasse des carreaux. La grisaille de l'hiver avait déposé une fine pellicule sur le verre et Patrik avait l'impression que la même morosité le recouvrait. L'hiver avait été rude. La vie de père de famille avait beau être infiniment plus amusante que ce qu'il avait imaginé, elle était aussi beaucoup plus prenante. Et même si tout se passait mieux maintenant avec Maja, Erica ne se faisait toujours pas à la vie de femme au foyer. Patrik le savait et ça le tourmentait en permanence quand il était au boulot. De plus, ce qui était arrivé à Anna avait posé un fardeau supplémentaire sur leurs épaules.

Un coup frappé sur le montant de la porte vint interrompre ses réflexions.

— Patrik ? On nous signale un accident de voiture. La route de Sannäs, une seule voiture impliquée.

— OK, dit-il en se levant. Dis-moi, c'était bien aujourd'hui que la remplaçante d'Ernst devait arriver ?

— Oui, dit Annika. Mais il n'est pas encore huit heures.

— Alors je prends Martin avec moi. Si elle avait été là, je l'aurais mise dans le bain tout de suite, histoire de lui mettre le pied à l'étrier.

— Eh bien, je la plains, la pauvre.

— De faire équipe avec moi ? demanda Patrik qui, pour plaisanter, lança un regard offusqué à Annika.

— Parfaitement, je sais très bien comment tu conduis… Non, mais, sérieusement, elle va déguster avec Mellberg.

— J'ai lu son CV, et je pense que si quelqu'un est capable de gérer Mellberg, c'est bien Hanna Kruse. Si j'en juge par ses

notes de service, c'est une nana qui ne se laisse pas marcher sur les pieds.

— La seule chose qui n'est pas claire, c'est pourquoi elle a choisi Tanumshede…

— Tu as raison, dit Patrik en enfilant son blouson. Je lui demanderai pourquoi elle s'abaisse à venir bosser avec des amateurs comme nous ? C'est une véritable impasse pour sa carrière…

Il fit un clin d'œil à Annika, qui lui donna une tape sur l'épaule.

— Arrête, tu sais très bien que ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oui, je sais, je te taquine. Au fait, cet accident. Il y a des blessés ? Des morts ?

— D'après celui qui a appelé, il n'y aurait qu'une personne dans la voiture. Et elle est morte.

— Merde. Je passe prendre Martin et on y va. Je pense qu'on sera de retour rapidement. Tu n'as qu'à montrer le poste à Hanna en attendant.

Au même moment, une voix se fit entendre à l'accueil.

— Il y a quelqu'un ?

— Ça doit être elle, dit Annika en se ruant sur la porte. Patrik, qui était lui aussi très curieux de rencontrer la nouvelle recrue, la suivit.

En voyant celle qui patientait à l'accueil, il fut surpris. Il ne savait pas trop à quoi il s'était attendu… à une femme plus grande, peut-être. Et pas aussi mignonne… ni aussi blonde. Elle tendit une main à Patrik, puis à Annika.

— Enchantée, je suis Hanna Kruse. Je commence aujourd'hui.

La voix cadrait davantage avec les attentes de Patrik. Assez grave et déterminée.

Sa poignée de main trahissait de nombreuses heures passées en salle de gym, et Patrik révisa son premier jugement.

— Patrik Hedström. Et voici Annika Jansson, la colonne vertébrale du poste.

Hanna sourit.

— L'élément féminin dans un monde de mâles, si je comprends bien. Eh bien, vous ne serez plus seule.

— Oui, je suis contente du renfort. Il faut bien ça pour contrebalancer toute la testostérone qui circule ici, rigola Annika.

Patrik interrompit leur bavardage.

— Les filles, vous ferez plus ample connaissance plus tard. Hanna, on vient de nous signaler un accident de voiture mortel. Je me suis dit que tu pourrais venir avec moi tout de suite, si tu veux bien. Un peu d'adrénaline pour démarrer ta première journée.

— Entendu, dit Hanna. J'aimerais juste poser mon sac quelque part.

— Je peux le mettre dans ton bureau, proposa Annika. On fera le tour des locaux à ton retour.

— Merci.

Hanna se hâta de rattraper Patrik qui était déjà sur le pas de la porte.

— Alors, ça fait comment ? demanda Patrik quand ils furent installés dans la voiture.

— Ça va, je crois, merci, même si c'est toujours un peu stressant de commencer un nouveau boulot.

— Tu as bougé pas mal, d'après ton CV ?

— Oui, j'ai voulu acquérir le plus d'expérience possible, répondit Hanna tout en jetant un regard curieux sur le paysage qui défilait. Différentes régions de la Suède, des districts plus ou moins grands, tu vois le topo. Tout ce qui peut enrichir mon parcours de flic.

— Mais pourquoi ? Tu vises quoi, au juste ?

Hanna sourit. Un sourire amical mais aussi extrêmement ferme.

— Une position de chef, évidemment. Dans un district plutôt important. Et pour ça, je suis toutes sortes de stages, j'élargis le plus possible mon champ d'action et je bosse comme une forcenée.

— Ça ressemble à la formule de la réussite, dit gentiment Patrik, légèrement mal à l'aise devant le torrent d'ambition qui se déversait sur lui ; l'ambition, il n'y était pas vraiment habitué.

— Je l'espère, dit Hanna avant de se remettre à observer le paysage. Et toi, ça fait combien de temps que tu travailles ici ?

Patrik perçut avec contrariété un soupçon d'embarras dans sa voix lorsqu'il répondit.

— Euh… depuis l'école de police, en fait.

— Oh là là, je ne sais pas comment j'aurais fait, moi. Autrement dit, tu te plais bien à Tanumshede ?

Elle sourit et tourna les yeux vers lui.

— Je suppose qu'on peut dire ça comme ça. Mais c'est surtout une question d'habitude et de commodité. J'ai grandi ici et je connais la région comme ma poche. En fait je n'habite plus à Tanumshede, je vis à Fjällbacka, aujourd'hui.

— Oui, j'ai entendu dire que tu étais marié avec Erica Falck ! J'adore ses livres ! En tout cas ceux qui parlent de meurtres. Les biographies, je dois avouer que je ne les ai pas lues.

— Il n'y a pas de quoi avoir honte. A en juger par les chiffres de vente, la moitié du pays a lu son dernier roman, mais la plupart ne savent pas qu'elle a publié les biographies de cinq grandes écrivaines suédoises. C'est celle de Karin Boye qui s'est le plus vendue, je crois qu'elle a atteint le chiffre record de deux mille exemplaires, tu te rends compte… D'ailleurs, nous ne sommes pas encore mariés. Mais c'est pour bientôt. Le mariage est prévu à la Pentecôte.

— Félicitations ! C'est super, la Pentecôte, pour se marier, il fait beau en général !

— Croisons les doigts. A vrai dire, vu la tournure que prennent les choses, j'ai plutôt envie de m'enfuir à Las Vegas pour échapper à tout ce cinéma. J'ignorais totalement que ça pouvait prendre de telles proportions.

— Je vois tout à fait ce que tu veux dire, dit-elle en riant.

— Toi aussi, tu es mariée, c'était dans ton dossier. Vous n'avez pas fait un mariage en grande pompe, à l'église ?

Un voile sombre passa sur le visage de Hanna. Elle détourna vivement les yeux et murmura si bas qu'il entendit à peine :

— Nous nous sommes mariés à la mairie. Mais on parlera de ça une autre fois. On est arrivés, non ?

Devant eux, dans le fossé, deux pompiers découpaient le toit d'une voiture accidentée. Ils prenaient leur temps. Lorsqu'il eut jeté un regard à l'intérieur de la voiture, Patrik comprit pourquoi.

Ce n'était pas un hasard si le rendez-vous avait lieu à son domicile plutôt qu'à la mairie. Après des mois de rénovation intensive, la maison – la "perle", comme il l'appelait souvent – était fin prête à être admirée. C'était une des plus anciennes et plus grandes habitations de Grebbestad et il avait fallu une certaine dose de persuasion pour que les anciens propriétaires

acceptent de la vendre. Ils avaient invoqué “un patrimoine familial” qui “doit se transmettre aux enfants et aux petits-enfants”, mais leurs protestations s’étaient progressivement transformées en bredouillements puis en un bourdonnement joyeux à mesure qu’il augmentait son offre. Et ces idiots n’avaient même pas réalisé que la somme qu’il leur proposait était bien en deçà de ce qu’il était prêt à payer. Ils n’avaient sans doute jamais quitté leur patelin et ignoraient totalement la valeur des choses. Une fois l’affaire conclue, il avait sans sourciller consacré deux autres millions à la rénovation de la maison, et maintenant il était fier comme Artaban de montrer le résultat à ses collègues du conseil municipal.

— Et ici on a fait venir un escalier d’Angleterre, qui s’accorde parfaitement avec le style de l’époque. Ce n’était pas donné, ils ne fabriquent que cinq escaliers de ce type par an, la qualité, ça se paie. Nous avons tout fait en étroite collaboration avec le musée de Bohuslän. Nous tenions énormément, Viveca et moi, à restaurer en douceur sans détruire l’âme de la maison. Il nous reste d’ailleurs quelques exemplaires du dernier numéro de *Residence*, avec un article sur la maison. Le photographe disait qu’il n’avait jamais vu une rénovation réalisée avec autant de goût. Prenez-en un en partant, comme ça vous pourrez le feuilleter tranquillement chez vous. Je devrais peut-être préciser que *Residence* ne présente que des demeures de qualité, ce n’est pas comme *Sköna Hem* qui ouvre ses colonnes à n’importe qui.

Erling eut un petit rire pour montrer combien était absurde l’idée que leur maison puisse figurer dans une telle revue.

— Bon, et si on s’attaquait à nos affaires !

Erling W. Larsson indiqua la grande table où les attendait le café. Son épouse s’en était chargée pendant qu’il faisait le tour du propriétaire, et elle attendait maintenant en silence qu’ils s’asseyent. Erling lui adressa un hochement de tête satisfait. Elle valait de l’or, cette petite Viveca. Elle savait rester à sa place et c’était une excellente maîtresse de maison. Un peu taciturne peut-être, et pas entièrement à l’aise dans l’art de la conversation, mais, comme il aimait à dire, mieux valait une femme sachant se taire qu’un moulin à paroles.

Viveca passa de l’un à l’autre et servit le café dans les tasses de fine porcelaine blanche.

— Bon, quelles sont vos réflexions au sujet de l’étape qui s’ouvre à nous aujourd’hui ? commença-t-il.

— Tu sais ce que j'en pense, dit Uno Brorsson en mettant quatre morceaux de sucre dans son café.

Erling le considéra avec dégoût. Il avait du mal à comprendre les hommes qui négligeaient à ce point leur corps et leur santé. Lui-même courait dix kilomètres tous les matins. Il s'était même essayé à soulever un peu de fonte. Mais, pour les haltères, seule Viveca était au courant.

— Oui, dit Erling, d'un ton un peu plus tranchant qu'il ne l'aurait voulu. Tu as effectivement eu l'occasion de dire ce que tu pensais, mais, maintenant que nous avons pris cette décision tous ensemble, je trouve qu'il serait beaucoup plus sage de rester soudés et de gérer l'événement au mieux. Ça ne sert à rien de continuer à discutailler. L'équipe de télé arrive aujourd'hui, et vous connaissez ma position. J'estime que c'est une aubaine pour la région. Il n'y a qu'à voir comment elles ont été boostées, les villes qui ont accueilli les saisons précédentes. Åmål s'était retrouvé sous les feux des projecteurs après le film de Moodysson[1], vous vous en souvenez, mais ce n'était rien à côté du retentissement qu'a eu l'émission de téléréalité qu'ils ont tournée dans la ville par la suite. Et *Fucking Töreboda* a permis à cette ville de figurer enfin sur la carte de Suède. Rendez-vous compte que plus de la moitié du pays va maintenant s'installer devant *Fucking Tanum* ! On tient là une occasion en or de présenter notre petite localité sous son meilleur jour !

— Son meilleur jour ! souffla Uno avec mépris. De l'alcool, du sexe et des bimbos abruties, c'est comme ça que vous voulez montrer Tanumshede ?

— Moi, en tout cas, ça m'excite terriblement ! dit Gunilla Kjellin très enthousiaste.

Sa voix était un rien trop aiguë lorsqu'elle posa ses yeux étincelants sur Erling. Elle avait un faible pour lui. On pouvait même dire qu'elle était amoureuse, même si elle ne l'admettrait jamais. Erling en était tout à fait conscient et ne se gênait pas pour exploiter cette situation et s'assurer la voix de Gunilla dans toutes les affaires qu'il faisait voter.

— Ecoutez-la, écoutez Gunilla ! Voilà l'attitude que nous devrions tous avoir face à ce projet ! Il faut le voir comme une

1. *Fucking Åmål*, 1998, de Lukas Moodysson. *(Toutes les notes sont des traductrices.)*

aventure passionnante qui nous attend, une occasion qu'il convient d'accueillir à bras ouverts !

Erling prit la voix qui galvanisait en général son auditoire. Celle qui lui avait tant servi durant ses années comme chef de service chez un poids lourd de l'assurance. Celle qui amenait le personnel comme la direction à écouter avec attention tout ce qu'il avait à dire. Le souvenir de cette époque révolue, où il se trouvait au cœur des événements, le rendait toujours nostalgique. Mais, heureusement, il s'était retiré à temps. Il avait pris son argent bien mérité et avait tiré sa révérence, avant que la meute de journalistes, flairant l'odeur du sang, ne pourchasse ses collègues telles des proies qu'il fallait tuer et mettre en pièces. Partir en retraite anticipée après son infarctus n'avait pas été un choix facile, mais, au bout du compte, ça avait été la meilleure décision qu'il eût jamais prise.

— Allez, servez-vous, ça vient de chez Elg.

Il indiqua les plats remplis de toutes sortes de viennoiseries. Tous tendirent docilement la main. Pour sa part, il s'en abstint, échaudé par la crise cardiaque qui l'avait terrassé en dépit d'une alimentation saine et de séances régulières d'exercice physique.

— Comment on fait s'il y a de la casse ? J'ai entendu dire que, à Töreboda, ils en ont eu pas mal en cours de tournage. C'est la chaîne qui paie ?

Erling souffla avec mépris en direction du jeune chargé des finances de la commune, qui avait posé la question. Il fallait toujours qu'il s'attache aux broutilles au lieu de voir le tableau dans son ensemble, *the big picture*, comme il disait souvent. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il pouvait bien savoir sur l'économie ? Pas encore trente ans ; dans toute sa vie il n'avait probablement jamais eu à gérer autant d'argent qu'Erling en une seule journée durant les bonnes années à la société. Non, il n'avait pas beaucoup d'estime pour les petits experts-comptables de l'espèce d'Erik Bohlin. Il se tourna vers lui et dit en appuyant sur les mots :

— On verra ça plus tard. Comparés au nombre de touristes qui vont affluer, quelques carreaux cassés, c'est *peanuts*. Et je m'attends aussi à ce que la police fasse le maximum pour mériter son salaire et garder la maîtrise de la situation.

Il posa son regard deux secondes sur chacun d'entre eux. C'était une technique éprouvée. Tous baissèrent les yeux et remisèrent leurs protestations. Ils avaient eu la possibilité d'agir,

mais la décision avait été votée en toute démocratie, et aujourd'hui les cars de la télé allaient arriver à Tanumshede avec les participants.

— Ne nous emballons pas, dit Jörn Schuster.

Il n'avait toujours pas digéré de voir Erling reprendre le poste de conseiller municipal spécial[1] que lui-même avait occupé pendant près de quinze ans.

Erling, de son côté, n'arrivait pas à comprendre pourquoi Jörn avait choisi de rester au conseil. S'il s'était vu éliminer de son poste de façon aussi honteuse, il se serait retiré la queue entre les jambes. Mais Jörn préférait ignorer l'humiliation et s'accrocher, ce qui était son droit. Il y avait d'ailleurs certains avantages à garder le vieux renard, même si désormais il était à la fois fatigué et usé. Il avait ses fidèles supporters, qui se tenaient tranquilles tant qu'ils le voyaient encore actif au sommet.

— Bon, alors on démarre et en beauté. Je vais personnellement accueillir l'équipe à une heure, et vous êtes évidemment les bienvenus. Autrement, on se verra à la réunion jeudi.

Il se leva pour marquer la fin des réjouissances.

Uno grommelait encore en partant, mais Erling trouvait qu'il avait plutôt bien réussi à rassembler ses troupes. Il flairait d'ores et déjà le succès.

Tout content de lui, il sortit sur la véranda et alluma le cigare de la victoire. Dans la salle à manger, Viveca débarrassait la table en silence.

— Da da da da.

Dans sa chaise haute, Maja babillait tout en évitant habilement la cuillère de porridge qu'Erica essayait de lui glisser dans la bouche. Après quelques tentatives ratées, elle réussit enfin, mais sa joie fut brève. Maja choisit ce moment précis pour montrer qu'elle savait faire la voiture.

1. En Suède, les communes et les conseils généraux peuvent engager à plein temps un ou plusieurs élus locaux, pour s'occuper plus particulièrement d'une commission spécialisée. Lorsqu'il n'y en a qu'un, l'usage veut qu'il préside la commission exécutive municipale ou départementale. Il devient ainsi dans la pratique l'homme fort de la commune ou du département.

— Vrrroum, fit-elle avec une conviction telle que le porridge gicla droit dans la figure de sa mère.

— Saleté de môme, dit Erica avec lassitude, mais elle regretta aussitôt ses mots.

— Vrrroum, continua Maja gaiement en projetant les derniers restes de porridge sur la table.

— Saleté de môme, dit Adrian.

Sa grande sœur Emma le corrigea immédiatement.

— Il faut pas dire des gros mots, Adrian !

— Mais Ica l'a dit !

— Il faut pas dire des gros mots quand même, pas vrai tante Erica, qu'il faut pas ?

Emma mit résolument les mains sur ses hanches tout en implorant Erica du regard.

— Non, tu as raison, ce n'est pas bien, Adrian. J'ai eu tort de dire des mots comme ça.

Satisfaite de la réponse, Emma se remit à son fromage blanc. Erica la contempla avec amour, mais elle était préoccupée. La petite fille avait grandi trop vite, bien obligée. Parfois elle se comportait davantage comme une mère que comme une grande sœur à l'égard d'Adrian. Anna ne semblait pas le remarquer, mais Erica ne le voyait que trop bien. Elle savait parfaitement ce que c'était que de devoir endosser ce rôle quand on était encore petit.

Et voilà que ça recommençait. Elle devait être une mère pour sa sœur, tout en étant la maman de Maja et une sorte de mère de substitution pour Emma et Adrian, en attendant qu'Anna sorte de sa torpeur. Erica jeta un regard vers l'étage en commençant à nettoyer la table. Tout était calme. Anna se réveillait rarement avant onze heures et Erica la laissait dormir. Comment aurait-elle pu faire autrement ?

— Je veux pas aller à la crèche[1] aujourd'hui, annonça Adrian tout en affichant une mine qui disait clairement : "Tu peux toujours essayer de me forcer."

— Mais si, tu vas y aller, Adrian, dit Emma en posant de nouveau ses mains sur les hanches.

1. L'école maternelle publique n'existe pas en Suède. En revanche, les crèches et les jardins d'enfants accueillent les enfants de zéro à six ans, l'âge légal pour entrer à l'école primaire.

Erica interrompit la prise de bec avant qu'elle n'éclate. Tout en essayant de débarbouiller sa fille de huit mois, elle dit :

— Emma, va mettre ton manteau. Adrian, je suis trop fatiguée pour discuter de ça aujourd'hui. Tu iras à la crèche avec Emma et puis c'est tout.

Adrian ouvrit la bouche pour protester, mais quelque chose dans le regard de sa tante lui dit qu'il ferait sans doute mieux d'obéir ce matin. Avec une docilité inhabituelle, il se rendit dans le vestibule.

— Allez, mets tes chaussures.

Erica donna ses tennis à Adrian, mais il secoua violemment la tête.

— Je sais pas le faire, tu m'aides.

— Mais si, tu sais. A la crèche tu les mets toi-même.

— Non, je sais pas. Je suis petit, ajouta-t-il prudemment.

Erica soupira et posa Maja qui se mit à ramper avant même que ses mains et ses genoux aient touché le sol. Elle avait commencé à marcher à quatre pattes très tôt et était devenue championne en la matière.

— Maja, reste ici, ma puce, dit Erica en essayant d'enfiler ses chaussures à Adrian.

Maja choisit d'ignorer la recommandation de sa mère et partit joyeusement en exploration. Erica sentit la sueur commencer à lui couler dans le dos.

— Je peux aller la chercher, proposa Emma, serviable.

Interprétant l'absence de réponse d'Erica comme un consentement, elle bondit et revint en portant péniblement Maja qui se tortillait dans ses bras tel un chaton récalcitrant. Son visage avait pris une couleur cramoisie annonçant l'imminence d'un hurlement et Erica s'empressa de la prendre. Puis elle poussa les enfants dehors, vers la voiture. Bon sang, ce qu'elle pouvait les détester, les matins comme celui-ci !

— Montez dans la voiture, allez, dépêchez-vous. On est encore en retard, et vous savez ce qu'elle en pense, Ewa.

— Elle n'aime pas ça, dit Emma en secouant la tête.

— Non, elle n'aime pas ça du tout.

Erica installa Maja dans le siège-auto.

— Je veux être devant, lança Adrian les bras croisés sur la poitrine, prêt à la bataille.

La patience d'Erica était à bout.

— Assieds-toi dans ton siège, rugit-elle.

Elle ressentit une certaine satisfaction à le voir presque voler dans son siège-auto. Emma s'assit sur le rehausseur du milieu et boucla elle-même sa ceinture de sécurité. Avec un peu trop de brusquerie, Erica attacha celle d'Adrian, mais elle s'arrêta subitement en sentant une petite main d'enfant sur sa joue.

— Je t'aiiiime, Ica, déclara Adrian en s'efforçant d'avoir l'air aussi mignon que possible.

Indéniablement une tentative de fayotage, mais qui fonctionna, comme toujours. Erica sentit son cœur déborder et se pencha pour lui faire un gros bisou.

Avant de reculer dans l'allée du garage, elle jeta un regard inquiet vers la fenêtre de la chambre d'Anna. Mais le store était toujours baissé.

Jonna appuya son front contre la vitre fraîche du car et regarda le paysage qui défilait. Une grande indifférence l'emplit. Comme toujours. Elle tira sur les manches de son pull pour les faire descendre jusqu'au bout des doigts. Au fil des années, c'était devenu un geste compulsif. Elle se demanda ce qu'elle faisait ici. Comment s'était-elle retrouvée dans cette histoire ? Pourquoi les gens étaient-ils fascinés par sa vie au point de la suivre au quotidien ? Elle avait du mal à le comprendre. Une pauvre fille esseulée, en miettes, qui se tailladait les bras. Mais c'était peut-être justement pour cela qu'on votait pour son maintien dans la Maison, semaine après semaine. Parce que, partout dans le pays, il y avait des filles qui lui ressemblaient. Des filles en manque qui se reconnaissaient en elle, chaque fois qu'elle entrait en conflit avec les autres participants, chaque fois qu'elle s'enfermait en larmes dans la salle de bains pour réduire sa peau en charpie en s'infligeant des estafilades sur les avant-bras avec des lames de rasoir. Elle dégageait une impuissance et un désespoir tels que les autres l'évitaient comme une pestiférée.

— Je n'en reviens pas ! On nous a donné encore une chance, tu te rends compte !

Jonna entendit l'exaltation contenue dans la voix de Barbie mais elle refusa d'entrer dans son jeu. Rien que le nom lui donnait envie de vomir. Mais les journaux l'adoraient. BB-Barbie, ça avait de la gueule sur les affichettes des tabloïds. Mais son vrai nom était Lillemor Persson. Un des torchons du

soir avait réussi à le dégoter. Ils avaient aussi trouvé de vieilles photos d'elle, de l'époque où elle était une petite maigrichonne aux cheveux châtains avec des lunettes beaucoup trop grandes. Rien à voir avec la bombe blonde gonflée à la silicone qu'elle était devenue. Jonna s'était bien marrée en les voyant. On leur avait passé un exemplaire du journal dans la Maison. Barbie avait pleuré, puis elle l'avait brûlé.

— Regarde-moi tout ce peuple ! Tu te rends compte, Jonna, tous ces gens, ils sont là pour nous, rien que pour nous ?

Tout excitée, Barbie montra une petite foule sur la place vers laquelle le car semblait se diriger. Elle avait du mal à tenir en place et Jonna lui lança un regard dédaigneux. Puis elle mit les écouteurs de son mp3 et ferma les yeux.

Patrik fit lentement le tour de la voiture. Elle avait quitté la route et terminé sa course contre un arbre. L'avant était sérieusement endommagé, mais le reste était intact. Elle n'avait pas pu rouler très vite.

— Le conducteur semble s'être pris le volant dans la tête. J'imagine que c'est ce qui l'a tué, dit Hanna, accroupie du côté chauffeur.

— On laissera au médecin légiste le soin de le déterminer, dit Patrik. Son ton était plus tranchant qu'il ne l'avait voulu et il se reprit. Je veux simplement dire que…

— Pas de problème, dit Hanna en agitant la main. C'était idiot comme commentaire. Désormais je me contenterai d'observer, je ne tirerai pas de conclusions – pas encore, ajouta-t-elle.

Après avoir fait un tour complet du véhicule, Patrik s'accroupit à côté de Hanna. La portière était grande ouverte, le conducteur toujours assis sur le siège, ceinture de sécurité bouclée, la tête inclinée sur le volant. Du sang avait coulé le long de son visage et goutté sur le sol.

Ils entendirent un technicien photographier les lieux de l'accident derrière eux.

— Dis-nous si on te gêne, dit Patrik en se retournant.

— Non, on a pratiquement terminé. On pensait le redresser et prendre quelques derniers clichés. C'est bon pour vous ? Vous avez tout vu ?

— Qu'est-ce que tu en penses, Hanna, on a tout vu ? demanda Patrik, soucieux d'impliquer sa collègue.

Ça ne devait pas être facile d'être nouvelle, et il avait l'intention de faire son possible pour lui simplifier les choses.

— Oui, je crois.

Elle se releva en même temps que Patrik et ils laissèrent la place au technicien. Il saisit doucement les épaules du chauffeur et l'inclina en arrière contre l'appuie-tête. Alors seulement ils virent que la victime était une femme. Les cheveux courts et les vêtements neutres les avaient induits en erreur, mais le visage révéla sans doute possible que c'était une femme d'une quarantaine d'années.

— C'est Marit, dit Patrik.

— Marit ?

— Elle tient une petite boutique dans Affärsvägen. Thé, café, chocolat, ce genre de trucs.

— Elle a de la famille ?

La voix de Hanna était bizarre et Patrik lui lança un regard rapide. Il devait se faire des idées parce que son visage ne révélait rien de particulier.

— Je n'en sais rien. Mais on va se renseigner.

Le technicien avait terminé son travail. Patrik fit un pas en avant et Hanna l'imita.

— Fais attention de ne rien toucher, dit Patrik par réflexe. Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il se reprit : Pardon, j'oublie tout le temps que c'est seulement chez nous que tu es nouvelle, pas dans le métier. J'espère que tu sauras être indulgente avec moi, s'excusa-t-il.

— N'en fais pas tout un fromage, dit sa nouvelle collègue avec un petit rire. Je ne suis pas susceptible à ce point.

Patrik rit à son tour, de soulagement. Il n'avait pas réalisé combien il s'était habitué à travailler uniquement avec des gens qu'il connaissait bien, des gens dont le fonctionnement n'avait plus de secrets pour lui. Cet apport de sang neuf ne lui ferait pas de mal. De plus, elle ne pouvait pas être pire qu'Ernst. Il fallait bien considérer comme un miracle qu'il ait été licencié après ses agissements pour le moins arbitraires de l'automne dernier.

— Bon, qu'est-ce que tu vois ? demanda Patrik en se penchant tout près du visage de Marit.

— Ce n'est pas tant ce que je vois que ce que je sens. Hanna inspira profondément. Ça empeste l'alcool. Elle devait être ivre morte quand elle a quitté la route.

Patrik sembla un peu hésitant. En plissant le front, il jeta un coup d'œil dans la voiture. Rien de particulier à constater. Un papier de bonbon par terre, une bouteille de Coca en plastique vide, une page qui semblait avoir été arrachée à un livre, et puis, du côté passager, une bouteille de vodka vide.

— Ça me paraît simple. Accident impliquant un seul véhicule avec un conducteur ivre.

Hanna fit quelques pas en arrière et sembla se préparer à partir. L'ambulance se tenait prête à transporter le corps et ils ne pouvaient pas faire grand-chose de plus.

Patrik contempla le visage de la victime d'encore plus près. Minutieusement, il examina ses blessures. Quelque chose ne collait pas.

— Je peux essuyer le sang ? demanda-t-il à l'un des techniciens, qui était en train de ranger son matériel.

— Oui, aucun problème, on a toutes les photos qu'il nous faut. Tiens, j'ai un chiffon là.

Il tendit un bout de tissu blanc à Patrik qui le remercia de la tête. Doucement, presque tendrement, il épongea le sang qui avait coulé principalement d'une plaie sur le front. Les yeux étaient ouverts et, avant de continuer, il ferma délicatement les paupières. Le visage débarrassé du sang n'était que plaies et bleus. C'était une voiture ancienne, sans airbag, et le volant l'avait frappé de plein fouet.

— Tu peux prendre encore quelques photos ? demanda-t-il au technicien qui lui avait donné le chiffon.

Celui-ci saisit son appareil et prit rapidement une série de clichés, puis il interrogea Patrik du regard.

— Ça ira, dit-il avant de rejoindre Hanna, qui avait l'air troublée.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Je ne sais pas. Il y a juste quelque chose qui… je ne sais pas… Il balaya tout d'un revers de la main. Bof, ce n'est sans doute rien. Allez, on rentre maintenant, les autres termineront le boulot.

Ils montèrent dans la voiture et prirent la direction de Tanumshede. Pendant tout le trajet du retour, un étrange silence régna. Et dans ce silence quelque chose réclamait l'attention de Patrik. Mais il ne savait pas ce que c'était.

Bertil Mellberg avait le cœur étonnamment léger. D'habitude, il n'était dans cet état d'esprit que lorsqu'il passait du temps avec Simon, le fils dont il avait ignoré l'existence pendant quinze ans. Malheureusement, Simon ne lui rendait pas très souvent visite, mais il venait tout de même et ils étaient parvenus à établir une sorte de relation. Pas exubérante ni très visible, plutôt discrète et réservée. Mais elle existait.

Il devait cette disposition dans laquelle il se trouvait à un événement extraordinaire qui s'était produit le samedi précédent. Après des mois d'insistance et de pressions de la part de son ami Sten – son seul ami, et peut-être fallait-il même le considérer davantage comme une simple connaissance –, il avait accepté de l'accompagner dans un bastringue à Munkedal. Même si Mellberg se considérait comme un danseur convenable, cela faisait de nombreuses années qu'il n'avait pas pratiqué, mais tout de même, "bastringue", ça faisait franchement vieux jeu. Sten y allait cependant régulièrement et il avait fini par le persuader que ce type d'établissement non seulement proposait la musique que leur génération appréciait, mais qu'il offrait aussi un excellent terrain de chasse. "Elles sont alignées là sur leurs chaises, à attendre qu'on vienne les cueillir", lui avait dit Sten. Mellberg ne pouvait pas nier que ça semblait prometteur, il y avait eu peu de femmes dans sa vie ces dernières années, et ce serait une bonne chose de faire prendre l'air à Popaul. S'il était sceptique, c'était surtout parce qu'il arrivait très bien à imaginer quel type de femmes se rendaient à ces soirées. Des rombières qui cherchaient davantage à mettre le grappin sur un monsieur avec une bonne retraite qu'à faire des folies de leur corps. Mais il saurait se défendre contre les vieilles toupies en quête de mariage. Voilà comment il avait raisonné, et il avait fini par accepter de venir tenter sa chance. Par précaution, il avait mis son costume du dimanche et s'était aspergé de déodorant aux endroits stratégiques. Quand Sten était passé le prendre, ils s'étaient envoyé quelques verres avant de partir pour se donner du courage. Son copain avait eu la bonne idée de prendre un taxi, comme ça ils n'auraient pas de soucis à se faire si la soirée se révélait bien arrosée. Généralement, Mellberg s'embarrassait très peu de ce genre de considérations, mais ça ferait mauvais effet si on l'arrêtait pour conduite en état d'ivresse. Après l'incident avec Ernst, la direction à Göteborg l'avait à l'œil, et il ferait mieux de ne pas

tenter le diable. Ou tout au moins d'en donner l'impression. Ce qu'ils ne savaient pas ne pouvait pas leur faire de mal…

C'était donc préparé au pire que Mellberg entra dans la grande salle où la danse avait déjà commencé, et ses idées reçues furent immédiatement confirmées. Partout, rien que des femmes de son âge. Sur ce point, il était entièrement d'accord avec Ulf Lundell[1] : qui était assez con pour vouloir un corps vieillissant, fripé et mou dans son lit alors qu'il existait tant de chair jeune et ferme sur le marché. Cela dit, Mellberg devait reconnaître qu'Ulf avait plus de succès que lui sur ce front. C'était ce truc de rock star qui faisait toute la différence. Putain d'injustice.

Il s'apprêtait à aller se jeter un autre verre quand il entendit quelqu'un s'adresser à lui.

— Quel endroit ! Je me sens comme une petite vieille ici.

— Eh bien, moi, je suis là à mon corps défendant, répondit Mellberg et il regarda de plus près la femme à côté de lui.

— Moi pareil. C'est Bodil qui m'a traînée ici, dit la femme en montrant l'une des dames qui étaient en train de se trémousser et de transpirer sur la piste.

— Moi, c'est Sten, dit Mellberg et il fit à son tour un geste vers la piste.

— Je m'appelle Rose-Marie.

— Bertil.

A l'instant même où sa paume rencontra celle de Rose-Marie, sa vie changea. Au cours de ses soixante-trois ans, il lui était évidemment arrivé de ressentir du désir pour des femmes et d'avoir envie de les posséder. Mais il n'avait jamais auparavant été amoureux. C'est pourquoi il fut d'autant plus touché. Il la regarda, émerveillé. La conscience objective de Mellberg enregistra une femme d'une soixantaine d'années, d'environ un mètre soixante, un peu rondelette, des cheveux courts teints d'un joli roux vif et un sourire joyeux. Sa conscience subjective, elle, ne vit que les yeux. Ils étaient bleus, ils le fixaient intensément avec curiosité, et il sentit qu'il s'y noyait, comme disent les mauvais romans de gare.

Le reste de la soirée était passé beaucoup trop vite. Ils avaient dansé et parlé, il lui avait offert à boire, avait avancé sa chaise,

1. Ulf Lundell, né en 1949, musicien, écrivain, plasticien et poète, salué dès ses débuts en 1975 comme le "Bob Dylan suédois".

gestes qui n'entraient pas dans son répertoire habituel. Mais rien n'était habituel ce soir-là.

Une fois seul, il s'était senti très gauche et creux. Il fallait tout simplement qu'il la revoie. Et le voilà au bureau le lundi matin, dans tous ses états, comme un collégien. Posée devant lui sur la table, une carte de visite avec le nom de Rose-Marie et un numéro de téléphone noté à la main.

Il regarda la carte, respira à fond et composa le numéro.

Pour la énième fois, elles s'étaient disputées. Trop souvent leurs querelles dégénéraient en de véritables pugilats verbaux. Et, comme toujours, chacune avait défendu sa position. Kerstin voulait qu'elles racontent. Marit voulait continuer à garder le secret.

— Tu as honte de moi, de nous ? avait crié Kerstin.

Et, comme tant de fois par le passé, Marit avait détourné le regard. Car c'était exactement là que le bât blessait. Elles s'aimaient, et Marit en éprouvait de la honte.

Au début, Kerstin s'était persuadée que ce n'était pas très grave. L'important était qu'elles se soient trouvées. Qu'elles se soient réellement trouvées, après avoir été sérieusement cabossées par la vie et par des gens qui les avaient meurtries dans l'âme. Quelle importance avait alors le sexe de la personne aimée ? Quelle importance, ce que pouvaient dire et penser les gens ? Mais Marit n'avait pas vu les choses de cette façon. Elle n'était pas prête à s'exposer au qu'en-dira-t-on. Elle voulait qu'elles continuent à vivre ensemble en tant que couple mais en faisant croire, comme elles le faisaient depuis quatre ans, qu'elles étaient deux amies qui partageaient un appartement par souci d'économie et de confort.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce que les gens disent ? avait lancé Kerstin lors de leur dispute de la veille.

Marit avait pleuré comme chaque fois qu'elles étaient en désaccord. Et, comme d'habitude, cela n'avait fait qu'attiser la colère de Kerstin. Les larmes de Marit étaient comme une sorte de combustible pour la fureur qui s'était accumulée à l'ombre des secrets. Kerstin détestait la faire pleurer. Détestait que leur entourage et les circonstances l'amènent à faire du mal à la personne qu'elle aimait le plus au monde.

— Tu imagines ce que Sofie aurait à vivre si ça se savait ?

— Sofie est bien plus solide que tu ne crois ! Ne la prends pas comme alibi pour ta lâcheté !

— Tu crois qu'on est si solide que ça à quinze ans, quand les autres te lancent à la figure que ta mère est une gouine ? Tu ne vois pas l'enfer qu'elle vivrait à l'école ? Je ne peux pas lui faire ça !

Les pleurs de Marit tordaient son visage en un masque hideux.

— Sincèrement, tu ne penses pas que Sofie a déjà tout compris ? Tu crois vraiment qu'elle se laisse avoir par notre petit manège ? Tu te rends compte de ce que tu fais la semaine qu'elle passe ici ? Non mais je rêve, aller dormir dans la chambre d'amis ! Ça fait un bail qu'elle a déjà tout pigé ! A sa place, j'aurais surtout honte d'avoir une mère qui est prête à vivre sa vie dans le mensonge pour éviter les ragots. Ça, c'est un truc dont j'aurais honte !

Kerstin criait tellement que sa voix s'était cassée. Marit l'avait regardée avec cette expression mortifiée que Kerstin avait appris à détester au fil des ans, et elle savait d'expérience ce qui allait venir. Comme elle s'y attendait, Marit s'était brusquement levée de table et avait enfilé sa veste en sanglotant.

— Vas-y, casse-toi ! C'est ce que tu fais chaque fois ! Casse-toi ! Et, cette fois, inutile de revenir !

Quand la porte s'était refermée sur elle, Kerstin s'était rassise. Elle était à bout de souffle, comme si elle avait couru. Et c'est bien ce qu'elle avait fait, d'une certaine manière. Elle avait couru après la vie qu'elle souhaitait pour elles, mais que les craintes de Marit l'empêchaient de vivre. Et, pour la première fois, ses paroles avaient été sincères. Au fond d'elle, quelque chose lui disait que bientôt elle en aurait assez.

Le lendemain matin, sa colère avait fait place à une inquiétude dévorante. Elle ne s'était pas couchée de la nuit. Elle avait attendu que la porte s'ouvre, attendu d'entendre les pas familiers sur le parquet et de pouvoir prendre son amie dans ses bras, la consoler et lui demander pardon. Mais Marit n'était pas rentrée. Et les clés de la voiture n'étaient plus là, Kerstin avait vérifié au cours de la nuit. Mais où pouvait-elle être ? Qu'avait-il bien pu arriver ? Etait-elle allée se réfugier chez son ex-mari, le papa de Sofie ? Ou bien était-elle allée jusqu'à Oslo, chez ses parents ?

Les mains tremblantes, Kerstin prit le téléphone pour les appeler.

— Quelles seront les retombées économiques pour le tourisme dans l'agglomération de Tanum ?

Le reporter de *Bohusläningen* se tenait prêt, stylo et bloc-notes en main.

— Enormes. Des retombées colossales. Tous les jours pendant cinq semaines, il y aura une demi-heure d'émission sur Tanumshede à la télévision. Jamais, je dis bien jamais, ce coin n'a eu une telle occasion de se vendre !

Erling était dans son élément. Une foule s'était rassemblée devant le vieux foyer cantonal pour attendre l'arrivée du car et des participants, pour la plupart des adolescents en effervescence à l'idée de voir enfin leurs idoles en chair et en os.

— Mais ça pourrait avoir l'effet inverse, non ? Les autres saisons ont plutôt tourné à la bagarre, avec du sexe et des beuveries, et je suppose que ce n'est pas le message que vous souhaitez communiquer aux touristes ?

Irrité, Erling dévisagea le reporter. Pourquoi fallait-il que les gens soient toujours si négatifs ! Son conseil municipal lui avait déjà sorti cette rengaine, et voilà maintenant que la presse locale s'y mettait !

— En effet, mais vous connaissez l'adage ? "Une mauvaise pub reste quand même une pub." Si on est vraiment honnête, il faut reconnaître que Tanumshede vivote plus qu'autre chose. Avec *Fucking Tanum*, tout ça va changer.

— Certes, commença le reporter, mais il fut interrompu par Erling qui avait perdu patience.

— Je n'ai malheureusement pas le temps de vous parler davantage, je dois aller jouer les comités d'accueil, maintenant.

Il tourna les talons et partit à grandes enjambées vers le car qui venait de se garer. Les jeunes s'agglutinèrent devant la portière, tout excités, dans l'attente qu'elle s'ouvre. Les voir ainsi suffisait à renforcer l'opinion d'Erling. C'était exactement ce qu'il fallait à la ville. Tanumshede allait enfin figurer sur la carte.

Lorsque la portière s'ouvrit dans un léger chuintement, le premier à sortir fut un homme d'une quarantaine d'années. Les regards déçus des ados indiquèrent à Erling que ce n'était pas un participant. Il ne suivait pas les différentes émissions de téléréalité, si bien qu'il n'avait aucune idée de qui ou quoi attendre.

— Erling W. Larsson, dit-il.

Il tendit la main tout en arborant son sourire le plus avenant. Les flashs fusèrent.

— Fredrik Rehn, dit l'homme en lui serrant la main. On s'est parlé au téléphone, je suis le producteur de cette pitrerie.

Tous deux souriaient maintenant.

— Je voudrais vous souhaiter la bienvenue à Tanumshede, et vous dire au nom de la municipalité combien nous sommes heureux et fiers de vous accueillir. Nous nous félicitons de la saison à venir, que nous espérons riche en événements.

— Merci, merci. Oui, on s'attend à de grandes choses. Avec deux saisons réussies derrière nous, on est tout à fait rassurés, on sait que ce format est taillé pour le succès et on se réjouit de collaborer avec la commune. Mais on ne devrait pas faire attendre les jeunes plus longtemps, dit Fredrik en adressant un immense sourire Ultrabrite au public impatient. Les voici. Les participants de *Fucking Tanum* : Barbie de *Big Brother*[1], Jonna de *Big Brother*, Calle de *Robinson*[2], Tina du *Bar*, Uffe de *Robinson*, et, *last but not least*, Mehmet de *La Ferme* !

L'un après l'autre, les participants émergèrent du car et on ne fut pas loin de l'émeute. Les gens hurlèrent, gesticulèrent et se bousculèrent pour les toucher ou demander un autographe. Les cameramen étaient déjà à pied d'œuvre. Avec une satisfaction mêlée de perplexité, Erling contempla la réaction exaltée que provoquait l'arrivée des participants. Il se demanda ce qui se passait réellement dans le crâne des jeunes d'aujourd'hui. Cette bande de morveux débraillés, comment pouvait-elle déclencher une telle hystérie ? Peu importe, il n'était pas obligé de comprendre le mécanisme, l'important était de tirer un maximum de profit de l'attention que l'émission attirait sur Tanumshede. Si ensuite, une fois le succès bien établi, il apparaissait comme le bienfaiteur de la ville, il n'aurait qu'à s'en réjouir.

— Allez, il est temps de se séparer. Vous aurez tout loisir de les rencontrer plus tard. Après tout, ils vont passer cinq semaines ici. Fredrik chassa tous ceux qui se bousculaient encore autour du car. Il faut les laisser s'installer et se reposer maintenant. Mais allumez votre poste la semaine prochaine ! Lundi dix-neuf heures, c'est le top départ !

1. Equivalent suédois de *Loft Story*.
2. Equivalent suédois de *Koh-Lanta*.

Il leva les deux pouces et décocha un autre de ses sourires synthétiques.

A contrecœur, les jeunes se retirèrent, la plupart en direction du collège. Un petit groupe, qui semblait voir là l'occasion rêvée de laisser tomber les cours pour la journée, s'éloigna d'un pas nonchalant en direction du libre-service de Hedemyrs.

— Eh bien, ça s'annonce pas mal, tout ça, dit Fredrik en prenant Barbie et Jonna par les épaules. Qu'est-ce que vous en dites, les jeunes, vous êtes prêts pour le départ ?

— Absolument, dit Barbie avec des yeux étincelants.

Comme chaque fois, toutes ces marques d'attention avaient provoqué en elle une poussée d'adrénaline. Elle sautillait sur place.

— Et toi, Jonna, tu te sens comment ?

— Bien, murmura-t-elle. Mais j'aurais bien aimé défaire ma valise.

— On y va, ma grande, dit Fredrik en la serrant un peu plus. On tient à votre bien-être, tu le sais. Il se tourna vers Erling : Tout est prêt pour leur séjour ?

— Un peu mon neveu. Erling indiqua une maison rouge de type ancien à seulement cinquante mètres de la place où ils se trouvaient. Ils vont loger dans le foyer cantonal. On a installé des lits et tout ce qu'il faut, je pense qu'ils y seront bien.

— Si tu le dis. Je peux pioncer n'importe où, pourvu qu'il y ait de quoi picoler, lança Mehmet.

Son commentaire suscita des rires étouffés et des hochements de tête de la part des autres. Le libre accès à l'alcool, c'était la condition *sine qua non* de leur participation. Ça et toutes les occasions de baiser qui allaient avec le statut de star.

— T'inquiète pas, Mehmet, sourit Fredrik. Il y a un bar avec tout ce que vous pouvez souhaiter. Quelques caisses de bière aussi, et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. On s'occupe de vous, tu le sais.

Il fit un geste pour prendre Mehmet et Uffe par les épaules, mais ils se défilèrent habilement. Ils l'avaient déjà catalogué pédé et n'avaient aucune envie de faire des mamours à une tapette, que ce soit clair. Sauf que c'était un délicat équilibre à maintenir, parce qu'il était important de se faire bien voir par le producteur. Celui-ci décidait du temps d'antenne pour chacun, et le temps d'antenne était tout ce qui comptait.

Qu'ensuite on vomisse, qu'on pisse par terre ou qu'on se ridiculise complètement n'avait pas la moindre importance.

De ceci, Erling n'avait pas la moindre idée. Il n'avait jamais entendu parler de barmen élevés au rang de vedettes, ni de la contribution constante au service de la saloperie qu'il fallait fournir si on voulait rester une star de téléréalité. Non, tout ce qui l'intéressait, c'était le coup de pouce donné à sa commune. Et la célébrité qu'il allait lui-même y gagner.

Erica avait déjà déjeuné lorsque Anna descendit. Il était plus d'une heure de l'après-midi, mais on aurait cru qu'elle n'avait pas fermé l'œil. Elle avait toujours été mince, mais à présent elle était tellement amaigrie qu'Erica devait parfois faire un effort pour dissimuler son effroi en la voyant.

— Il est quelle heure ? demanda Anna d'une voix légèrement tremblante.

Elle s'installa à table et prit la tasse de café qu'Erica lui tendit.

— Une heure et quart.

— Da da, fit Maja en agitant joyeusement les bras en direction d'Anna dans une tentative d'attirer son attention.

Anna ne s'en rendit même pas compte.

— Merde, j'ai dormi si longtemps ? Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ? demanda-t-elle en sirotant le café brûlant.

— Je ne savais pas ce que tu préférais. Tu semblais avoir besoin de dormir, dit Erica en s'asseyant à son tour.

Depuis longtemps, leur relation était telle qu'Erica devait toujours surveiller ses mots, et les choses ne s'étaient pas arrangées depuis le désastre avec Lucas. Habiter à nouveau sous le même toit réveillait les mauvaises habitudes contre lesquelles elles avaient toutes les deux tant lutté. Erica retombait automatiquement dans son éternel rôle maternel vis-à-vis de sa sœur, tandis qu'Anna semblait partagée entre le désir de se laisser faire et celui de se révolter. Ces derniers mois, l'ambiance à la maison avait été tendue, plombée par les non-dits qui attendaient d'être mis sur le tapis. Mais comme Anna se trouvait encore dans une sorte d'état de choc dont elle semblait incapable de sortir, Erica marchait sur des œufs, dans la crainte constante de faire ou de dire ce qu'il ne fallait pas.

— Les enfants ? Ça s'est bien passé pour la crèche ?

— Mais oui, aucun problème, répondit Erica en excluant sciemment la petite scène d'Adrian.

Anna avait si peu de patience avec les enfants désormais. La plus grande partie des tâches pratiques incombait à Erica. Dès que les enfants se disputaient un tant soit peu, Anna s'effaçait et laissait sa sœur gérer la situation. Elle traînait sans force dans la maison à la recherche de ce qui autrefois la faisait tenir. Erica était très inquiète.

— Anna, ne le prends pas mal, mais tu devrais peut-être aller voir quelqu'un, tu ne crois pas ? On nous a donné les coordonnées de ce psychologue qui est absolument génial, paraît-il, et je pense que…

Anna l'interrompit sèchement.

— Non. Je dois résoudre ça toute seule. C'est ma faute, c'est moi qui l'ai tué. Je ne peux pas aller me plaindre devant quelqu'un que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, c'est une chose qu'il me faut affronter seule.

Sa main serrait si fort la tasse de café que les jointures de ses doigts devinrent toutes blanches.

— Anna, je sais qu'on en a parlé des milliers de fois, mais je te le redis : Tu n'as pas assassiné Lucas, c'était de la légitime défense. Et ce n'est pas seulement toi-même que tu défendais, il y avait aussi les enfants. Personne n'a jamais eu le moindre doute là-dessus, et tu as été relaxée. Lucas t'aurait tuée, Anna, c'était toi ou lui.

Les muscles du visage d'Anna tressaillirent légèrement aux paroles d'Erica. Maja, qui sentit la tension dans l'air, commença à geindre dans sa chaise haute.

— Je-ne-veux-pas-en-parler, c'est trop dur, dit Anna entre ses dents. Je remonte me coucher. Tu pourras aller chercher les enfants ?

Elle se leva et laissa Erica seule dans la cuisine avec Maja.

— Oui, je m'en occupe.

Erica sentit les larmes brûler derrière ses paupières. Elle ne tiendrait pas le coup beaucoup plus longtemps. Il allait bien falloir faire quelque chose.

Puis elle eut une idée. Elle prit le téléphone et, de mémoire, composa un numéro. Ça méritait bien un essai.

Hanna se dirigea droit vers son nouveau bureau et commença à s'installer. Patrik poursuivit jusqu'au petit réduit de Martin Molin et frappa quelques coups prudents à la porte.

— Entrez.

Il entra et s'assit en habitué devant le bureau de Martin. Ils travaillaient souvent ensemble et passaient beaucoup de temps dans les bureaux l'un de l'autre.

— J'ai entendu que vous étiez partis sur un accident de la route. Des victimes ?

— Une, la conductrice. Seule voiture impliquée. Et je l'ai reconnue, c'est Marit, tu sais, elle a un magasin dans Affärsvägen.

— Oh putain, soupira Martin. Toute seule, c'est dur. Elle avait essayé d'éviter un chevreuil ou un truc comme ça ?

Patrik hésita.

— Les techniciens étaient là, leur rapport plus le rapport de l'autopsie nous donneront la réponse définitive. Mais la voiture empestait l'alcool.

— Oh putain, dit Martin pour la deuxième fois. Alcool au volant, autrement dit. Mais je ne me souviens pas qu'on l'ait déjà coincée pour ça. Si ça se trouve, c'est la première fois qu'elle conduisait avec un verre dans le nez. Ou alors c'est qu'elle a eu du pot de ne pas se faire arrêter avant.

— Euh, oui… C'est peut-être ça.

— Peut-être ? Martin essayait de lui tirer les vers du nez, tout en croisant ses mains derrière la tête. Ses cheveux roux contrastaient vivement avec ses paumes blanches. Toi, il y a quelque chose qui te tracasse. Je te connais suffisamment pour savoir quand un truc ne va pas.

— Ben, je ne sais pas. Je n'ai rien de concret. Quelque chose ne colle pas, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— En général, tu as du flair, dit Martin, l'air soucieux. Mais, à ce stade, il faut attendre de voir ce que diront les experts. Ils pourront peut-être expliquer tes mystérieux pressentiments.

— Oui, tu as raison, dit Patrik. Il se gratta les cheveux d'un air préoccupé. Ce n'est pas la peine de spéculer tant qu'on n'en sait pas plus. Il faut qu'on se concentre sur ce qui est à notre portée. Et, pour le moment, je crains que ça ne signifie aller informer les proches de Marit. Tu sais si elle a de la famille ?

Martin plissa le front.

— Elle a une fille adolescente, et elle partage son appartement avec une copine. Il y a eu des ragots sur leur compte, mais je n'en sais pas plus…

— On y va et on verra bien, soupira Patrik.

Dix minutes plus tard, ils frappèrent à la porte de l'appartement de Marit. Ils avaient vérifié son adresse dans l'annuaire et découvert qu'elle habitait un immeuble à quelques centaines de mètres seulement du commissariat. Ni Patrik ni Martin n'étaient à leur aise. C'était la mission la plus détestée de leur métier. En entendant des pas de l'autre côté de la porte, ils réalisèrent qu'ils avaient de la chance de trouver quelqu'un à la maison en plein après-midi.

La femme qui ouvrit sut immédiatement pourquoi ils venaient. Martin et Patrik purent le constater en voyant le teint blême que prit son visage et la manière résignée dont ses épaules s'affaissèrent.

— C'est au sujet de Marit, c'est ça ? Elle a eu un accident ?

Sa voix trembla, mais elle s'effaça pour les laisser entrer.

— Oui, nous avons malheureusement de mauvaises nouvelles. Marit Kaspersen a eu un accident de voiture. Elle… n'a pas survécu, dit Patrik à voix basse.

La femme resta totalement immobile. Comme si elle s'était figée dans une position et que son cerveau n'arrivait plus à envoyer de signaux aux muscles. Son esprit était entièrement occupé à traiter l'information qu'on venait de lui fournir.

— Je vous offre un café ? finit-elle par demander.

Sans attendre leur réponse, elle partit comme un robot en direction de la cuisine.

— Vous voulez qu'on appelle quelqu'un ? demanda Martin.

Cette femme avait l'air en état de choc. Elle n'arrêtait pas de ramener ses cheveux bruns derrière les oreilles. Très mince, elle portait un jean et un tricot jacquard norvégien.

— Non, il n'y a personne. Personne à part… Marit. Et Sofie, évidemment. Mais elle est chez son père.

— Sofie, c'est la fille de Marit ? demanda Patrik en secouant la tête lorsque Kerstin brandit une brique de lait après avoir versé du café dans trois tasses.

— Oui, elle a quinze ans. Cette semaine, elle est chez Ola. Ils ont la garde partagée, Sofie passe une semaine sur deux avec Marit et moi et l'autre chez Ola à Fjällbacka.

— Vous étiez des amies proches, avec Marit ?

Patrik se sentit un peu mal à l'aise de poser la question de cette façon, mais il ne savait pas comment aborder le sujet. Il but une gorgée de café en attendant la réponse. Il était bon. Fort, comme il l'aimait.

Un sourire oblique de Kerstin indiqua qu'elle avait compris. Ses yeux se remplirent de larmes.

— On était des amies les semaines où Sofie était là, et des amantes quand elle était chez Ola. Voilà ce qu'on…

Sa voix se brisa et les larmes se mirent à couler sur ses joues. Elle pleura un moment puis elle fit un immense effort pour contrôler sa voix et poursuivit :

— C'était ça, le sujet de notre dispute hier soir. Pour la centième fois. Marit voulait rester dans le secret tandis que, moi, j'étais en train d'étouffer. Je ne faisais qu'aspirer à la lumière. Elle invoquait Sofie, mais ce n'était qu'un prétexte. C'était elle qui n'était pas prête à s'exposer au grand jour. Si nous avions rendu notre liaison publique, il y aurait sans doute eu quelques racontars au début mais je suis persuadée que ça aurait fini par se calmer. Mais Marit ne l'entendait pas de cette oreille. Pendant pas mal d'années, elle a vécu une vie ordinaire de Suédoise moyenne, avec mari, enfant, villa et vacances en caravane, et elle avait refoulé tout au fond d'elle le fait qu'elle puisse avoir des sentiments pour une autre femme. Quand on s'est rencontrées, c'était comme si elle ouvrait enfin les yeux. C'est en tout cas ce qu'elle m'a dit. Elle en a tiré les conséquences, elle a quitté Ola et emménagé chez moi. Mais elle n'avait pas le courage de se dévoiler aux yeux de tous. C'est à cause de ça qu'on s'est disputées hier soir.

Kerstin attrapa une serviette en papier et se moucha bruyamment.

— A quelle heure est-elle sortie ? demanda Patrik.

— Vers huit heures. Huit heures et quart, je crois. J'ai compris qu'il s'était passé quelque chose. Elle ne serait jamais restée dehors toute la nuit. Mais j'ai hésité à appeler la police. Je me suis dit qu'elle était peut-être allée chez quelqu'un, ou qu'elle avait passé la nuit à marcher, ou, non, je ne sais pas ce que j'ai réellement pensé. Quand vous êtes arrivés, là, je venais juste de commencer à appeler les hôpitaux, et, si je ne l'y trouvais pas, je comptais vous appeler.

Elle se moucha de nouveau. Patrik vit se mêler en elle le chagrin, la douleur et les remords. Il aurait voulu pouvoir lui dire quelque chose pour apaiser ses remords. Mais, au lieu de cela, il était obligé de rendre les choses pires encore.

— Nous… Il hésita, se racla la gorge et poursuivit : Nous pensons qu'elle avait absorbé une grosse quantité d'alcool